

suasion ou par menaces tous les ouvriers dans la coalition. Les choses demeurèrent ainsi jusqu'au lundi, 12 juin ; ce jour là ils se réunirent au nombre d'environ quinze cents avec le projet bien avoué de visiter successivement les entrepreneurs et d'obtenir d'eux une augmentation de salaire.

Ils remontèrent en conséquence toute la côte, s'arrêtant successivement chez les entrepreneurs, auxquels ils demandaient diminution d'une heure de travail et augmentation de douze sous dans le prix des journées. La plupart des maîtres, soit intimidation, soit persuasion, y consentirent, et leurs réponses furent accueillies par des hurrahs et des cris de joie. L'un d'eux fut même porté en triomphe sur les épaules de ces intrépides agitateurs, aux acclamations de la foule. Il leur offrit une tonne de bière en rafraîchissemens ; ils remercièrent et continuèrent leur route. C'est dans cette promenade menaçante et formidable qu'ils arrivèrent chez M. McDonnell, contre lequel ils nourrissaient depuis longtems des mécontentemens, et que ne pouvant ni le rencontrer, ni obtenir satisfaction, ils commirent la déprédation dont on a parlé. Faute immense, irréparable, qui a fourni une trop légitime excuse aux représailles sanglantes exercées contre eux. Là ils forcèrent le magasin, brisant et détruisant tout ; mais il est faux qu'ils le pillèrent à leur profit, ce qui eût été préférable peut-être. Dans un autre endroit, le commis d'un entrepreneur ayant répondu que son patron était absent, et qu'il ne pouvait s'engager à sa place, ils passèrent outre sans rien détruire. Ces démonstrations avaient commencé à neuf ou dix heures du matin, et il était environ deux heures lorsqu'ils arrivèrent au haut de la route, tout fiers et tout joyeux d'avoir si bien réussi. Là se trouvait une station de troupes avec lesquelles ils se confondirent avec une sorte d'intimité réciproque. Les soldats reconnaissaient avec eux la légitimité de leurs plaintes : ni les uns ni les autres ne soupçonnaient qu'une heure après ils devaient s'égorger. Tout semblait donc fini : les soldats se mirent en marche pour redescendre suivant le commandement qui leur en fut fait ; et parmi les travailleurs, les uns demeurèrent en cet endroit qu'ils habitaient ; les autres, précédés d'une cornemuse, suivirent les troupes sans défiance, par le chemin qu'ils avaient parcouru le matin, pour retourner aussi dans leurs campemens. Arrivés à 4 milles de là, ils furent étonnés de trouver subitement les troupes en ordre de bataille, les dragons enfermant un carré d'infanterie. On les somma de s'arrêter, ce qu'ils firent ; puis un magistrat lut le *riot act*, sans qu'ils soupçonnassent la plupart de quoi il s'agissait ; et à peine eût-il terminé qu'on commanda le feu sur le rassemblement, sans le sommer autrement ni lui donner le tems de se disperser. En même tems la cavalerie exécuta une charge sur cette multitude en désordre, qui se précipita partie dans les bois, partie dans la rivière où elle fut pour-vivie. On prétend que les trois premières décharges furent faites à poudre sculement, et que ce ne fut qu'à la quatrième qu'on tira à balles : c'est le secret des troupes. Toujours est-il que deux hommes périrent sur le champ de bataille, trois succombèrent dans la nuit, six furent vus noyés dans les rapides ; on pense que plusieurs blessés durent expirer dans les bois, et qu'un plus grand nombre périt dans le fleuve.

Maintenant faisons une courte appréciation de ces faits. On a dit que les Irlandais étaient armés et offraient aux troupes un danger menaçant. Ils n'avaient aucune espèce d'armes, à moins qu'on ne nomme ainsi des bâtons. Ils étaient d'ailleurs si peu disposés à la résistance à main armée, qu'entourant les troupes de leur masse compacte, ils auraient pu facilement ou les désarmer d'avance, ou après la première décharge, puisqu'elle fut faite à poudre, dit-on, et qu'elle n'avait du ni tuer ni épouvanter personne. On a dit qu'ils avaient volé des armes et d'autres effets aux habitans ; qu'ils avaient pris à un entrepreneur plusieurs barils de poudre. Cela n'est pas plus fondé, et la meilleure preuve c'est que les habitans sympathisaient avec les Irlandais, et qu'ils ne font aucune plainte contre eux ; c'est que ceux qui les accusent d'avoir été si formidablement armés ne disent pas qu'un seul fusil ait été vu dans la main des Irlandais au moment de l'engagement, qu'ils aient tué ou blessé un seul soldat, qu'ils aient même fait aucune résistance significative. On a dit qu'ils organisaient dès le lendemain une éclatante vengeance : le jeudi suivant plusieurs corps d'ouvriers travaillaient à leurs chantiers aux conditions récemment obtenues ; et ils étaient demeurés tranquilles jusqu'à ce moment. On a dit, et ceci est plus grave, que le missionnaire irlandais, avait fomenté les troubles, avait lui-même provoqué une enquête ; un journal publiait vendredi, et un autre répétait samedi que dans le moment même il soulevait les travailleurs, etc. Il y a là autant de

calomnies que de paroles. Ce respectable prêtre à lui-même recommandé sans cesse à ses ouailles la résignation et la patience ; il leur conseillait d'attendre un tems plus opportun pour obtenir justice ; il était loin de prévoir la sanglante issue de leurs plaintes et de leurs troubles ; au moment de la bataille, il était retenu au confessionnal, et il n'apprit ce qui s'était passé que quand il fut appelé pour donner les secours de son ministère aux mourans et aux blessés. Enfin le jour où on l'accusait d'exciter ces Irlandais à la révolte, il était à Montréal où il arriva jeudi. Avant d'accuser ainsi un prêtre digne à tous égards de l'estime et de la considération, il faudrait du moins s'assurer quelque peu de la vérité des faits, et ne pas jeter aussi légèrement l'insulte et la calomnie sur le nom d'un homme d'honneur et d'un honnête homme. Mais c'est une haine de parti qui accuse, ses paroles n'ont rien qui doive surprendre.

Nous avons fait connaître, d'après la conviction que nous a donnée l'étude consciencieuse des faits, notre opinion sur les troubles de Beauharnais. Il y a des torts réciproques : mais où sont les premiers et les plus grands coupables ? Les Irlandais se sont perdus eux-mêmes en violant le domicile et la propriété de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis ; rien ne saurait justifier de n'avoir pas conservé le calme et la modération, même au milieu de leurs souffrances et de l'irritation causée par les griefs dont ils se plaignent. Mais fallait-il pour cela les tuer en masse longtems après ! Ainsi tout en condamnant leurs excès nous les plaignons sincèrement. Si on nous demande pourquoi nous répondrons que c'est qu'il y a là du sang répandu et qui fume encore ; c'est qu'il y a parmi eux des morts, des blessés, des veuves et des orphelins ; c'est qu'ils se plaignent depuis longtems, et toujours en vain ; c'est qu'ils n'ont point eux de soldats pour obéir à leurs ordres et leur faire la justice qu'ils réclament ; c'est que lorsqu'ils sont poussés au désespoir, lorsque lassés d'attendre quelques-uns plus audacieux et plus coupables commettent des excès, qu'il serait plus sage de prévenir, on n'a qu'un moyen d'y répondre et d'y remédier, des soldats et des coups de fusil. Les maîtres ont la force et la puissance, les serviteurs n'ont que des plaintes ! Voilà pourquoi nous les plaignons, pourquoi nous demandons grâce et miséricorde pour eux.

Il y a évidemment dans ces troubles continus une cause qui devrait plus sérieusement attirer l'attention de l'autorité que les conséquences qu'on punit ou que l'on s'efforce de prévenir. Il faudrait, ce nous semble, autre chose que des soldats et la prison pour ramener la paix au milieu de cette population d'ouvriers. Il serait par trop absurde de penser que ces hommes sont exceptionnels ; qu'ils sont faits de cruauté, de vengeance et de sédition ; qu'ils ont apporté de leur pays les émeutes et le brigandage comme un bagage naturel. Non, ils ne sont pas plus barbares, indisciplinés et séditionnaires que d'autres. Il y a à leur conduite turbulente une cause que l'on ne veut ou que l'on n'ose détruire, c'est évident : ils sont ici ce qu'on les a faits ici. N'importe, on parlera de leur révolte, on les proclamera indomptables, séditionnaires, rebelles, on prendra des mesures pour les soumettre à coups de fusils ; l'opinion publique se préoccupera des phases diverses de ces drames sanglans ; et quand la force aura triomphé de la faiblesse de ces pauvres gens, une rédaction officielle viendra nous dire : Tout est tranquille à Beauharnais ; les mutins sont vaincus ou emprisonnés ; la paix est revenue et l'ordre règne parmi la population ! L'ordre, la paix, quelle moquerie ! Mais pourquoi avaient-ils été troublés, cet ordre et cette paix ? L'avez-vous demandé seulement ? Comment les avez-vous ramenés ; quelles consolations, quels secours, quelle justice êtes-vous venus apporter aux plaintes, aux prières, aux demandes d'hier ? L'ordre et la paix sont rétablis ! Oui, comme ils régnaient sur des ruines après un bombardement ou un incendie. Avez-vous rétabli la justice et recherché les vrais coupables ? Non, il ne s'agit pas de cela, mais de comprimer ceux que des causes étrangères ont poussés à la révolte, mais de faire taire leurs plaintes et leurs murmures. Quant à en ôter la cause et l'occasion, quant à prévenir le renouvellement de ces scènes désolantes, c'est évidemment moins important, n'est-ce pas ? Et voilà encore un des mille effets produits chaque jour par cette industrie nécessairement égoïste, de ce règne de l'argent, la puissance concensée du siècle et qui soumet à sa volonté toutes les autres puissances. Ne dites donc plus que l'ordre est rétabli quand la force et la violence ont triomphé de l'impuissance, et que vous avez mis des spéculations industrielles, à la place de la religion, de la charité et de l'impartiale justice.

Depuis que cet article est écrit nous avons appris qu'une enquête a été